

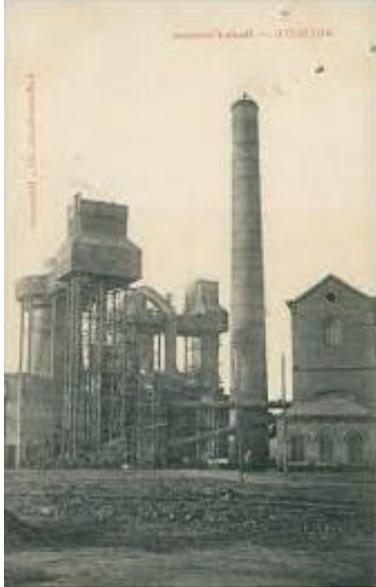


Episode 8 : La grève se durcit (2)

Le deuxième jour de contestation fut donc marqué par un durcissement de la grève. Les manifestations dans la rue furent reconduites à la fois le matin et l'après-midi. Les cheminots ne voulaient pas lâcher et le gouvernement affirmait sa rigueur en annonçant que le chemin de fer était assimilé à un service public qui devait se tenir coûte que coûte.

La vie à Cayenne (photo du chapitre) était mouvementée. La grève et sa répression avait mis les habitants dans un climat de crainte et de colère. Cayenne était une cité cheminote de quarante logements. Les maisons se situaient entre les voies ferrées à Leval, à la limite d'Aulnoye. Les logements se trouvaient à l'intérieur des lignes qui mènent vers Lille, vers Paris ou encore vers l'est. Difficile d'imaginer un lot de maisons encerclées par les voies. Nous étions le 13 octobre 1910. Ce matin-là, les habitants de Cayenne occupaient les voies. Rien de plus facile, il suffisait de faire quelques pas en dehors du domicile. La mobilisation s'organisait pour un nouveau défilé. Le

martèlement des essieux sur les voies était une nouvelle fois remplacé par le brouhaha des tambours qui signifiaient la continuation de la grève. La respiration du géant (Les Hauts Fourneaux), très proche s'estompait (1). Les cheminots ne percevaient plus les



Les hauts fourneaux

fumées qui émanaient habituellement des hautes cheminées industrielles. Le cortège avança en direction du champ au barbu. Il était aussi question de narguer les militaires devant la gare. Qu'importe leur présence, les trains ne pouvaient plus circuler.

En arrivant à la gare, les manifestants furent accueillis par quelques dirigeants et responsables bien placés dans la compagnie des Chemins de fer du Nord. Les actionnaires de la compagnie n'avaient pas digéré les incidents de la veille. Les trains ne circulaient plus, les sabotages faisaient des dégâts. Bref, à chaque jour de grève supplémentaire, les actionnaires perdaient de l'argent. Il fallait à tout prix réagir et montrer qui était le patron !

Devant la foule, le chef de gare fit un discours afin de responsabiliser les cheminots et de leur faire prendre conscience de leurs actes inhumains :

“Ce sont les voyous qui sabotent l'entreprise au risque et au péril des voyageurs, de leurs collègues. Ces actes barbares ne peuvent plus continuer et doivent être sanctionnés ! Après mûre réflexion sur les incidents, nous avons décidé de convoquer immédiatement les manœuvres qui sont responsables de l'écurie”.

Les dirigeants rentrèrent en gare sous les huées de la foule. N'étaient-ils pas responsables de leur manque de pouvoir d'achat ? El'Kevo et l'Diable se regardèrent. Leurs yeux en disaient long :

“Faut qu'on y aille, l'Diable, on va nin laisser nos copains s'faire prindre”.

Les deux compères sortirent de la foule et entrèrent en gare. Une bonne heure plus tard, la mine décrépie, ils annoncèrent à la foule leur révocation (2). Bien qu'ils avaient

du mal à accepter leur sort, ils évitèrent la même punition à d'autres innocents.



Grévistes devant l'estaminet "Chez Sidonie" (6)

Dégoûtés, ils quittèrent la foule pour se rendre à l'estaminet en face de la gare.

Ils y retrouvèrent Claude et ses copains des Hauts Fourneaux :

“A te vla tis ‘otes, tu peux nin saker(3) les trains qu’on puisse bosser ! Par vot’faute, on n’travaille nin, on n’gagne rin !” leur dit Claude, “on va bientôt ramener l’carbon et l’mineraie par batio (4)”

La grève continuait une journée encore voyant malheureusement la révocation de cinq cheminots. La mobilisation de l’armée, puis la réquisition des cheminots prononcées par Aristide Briand finirent par briser la contestation. La frustration était lourde.

Dès le quinze octobre, la circulation des trains reprit très lentement. L’organisation du plan de transport était compliquée, il fallut rallumer les chaudières des locomotives et faire les pleins (charbon, sable, eau). Les voies de garages étaient bondées. Il fallut plusieurs jours pour que le trafic ferroviaire reprenne normalement.

Le 18 octobre, quatre jours après la fin de la grève, les discussions allaient bon train sur le marché. Sous le soleil, Camille portait un panier au côté de sa sœur Jeanne. Tous deux aimaient venir flâner tous les mardis et papoter entre jeunes. Odette, la fille du chef de gare, l’interpella :

“ Jeanne, y a bin longtemps que j’t’ai vu.

- j'n'ai nin les moyens de pavaner comme ti, faut que j'm'occupe de m'famille !
- t'as un homme ? lui demanda Odette, interloquée
- J'en ai cinq à'maison mais j'ai nin le temps de jouer avec eux ! Sans t'in vouloir, c'est nin comme à t'maison, l'bouillon tombe nin din l'assiette. Faut qu'on oeuvre pour mingier! Et ti, tu mets tes pieds d'ssous l'table grâce à tin père, l'chef deul gare ! »
La colère envahie Jeanne, ses propos devinrent virulents :
« si m'oncle Paul est révoqué, ché del faute de t'père ! En tout cas, on n'est nin cul et chemise (5) ! Même quand les cheminots vous réclament deux sous, y peuvent toudis attendre longtemps. Une grève pour rin du tout ! J'm'en va, tu me débectes ».

Jeanne prit la main de Camille et tourna les talons. Elle n'était plus d'humeur à se balader sur le marché. Camille, lui ne comprenait pas l'échange qui venait de se dérouler entre les deux jeunes femmes.

Le Lendemain matin, la famille Deschamps se rendait à la messe comme tous les dimanches. C'était jour de repos obligatoire et le curé réprimandait fortement ceux qui allaient travailler ou même jardiner. Ce jour-là, l'atmosphère était lourde à l'entrée de l'église. Les chuchotements en disaient long sur le contenu des discussions : la grève et ses répercussions. Les cheminots grévistes étaient absents. C'était le début d'une opposition au curé du village qui semblait avoir soutenu les chefs de la Compagnie des Chemins de Fer du Nord. La rancœur d'une grève perdue, au prix de révocation multiple, la pauvreté installée n'allait pas aider aux réconciliations. Dès lors, des divisions allaient apparaître dans la société.



Eglise de Leval (1907)

Notes :

(1) La respiration du géant : les Hauts Fourneaux ne pouvaient pas être arrêtés. Il fallait en permanence rajouter coke (charbon purifié) pour alimenter le feu. Cela

prendrait trop de temps de rallumer les fours, atteindre la température de fusion. Cela ralentirait la production industrielle. Le Week-end, les fours restaient alimentés.

(2) La révocation : fait de licencier un ouvrier

(3) saker : tirer

(4) batio : fait référence aux péniches qui naviguaient sur le canal de la Sambre

(5) cul et chemise : https://fr.wiktionary.org/wiki/comme_cul_et_chemise

Pour les curieux :

(6) Chez Sidonie, estaminet aulnésien en 1911, situé rue Voltaire

De gauche à droite sur la photo :

- Courteau, roulant à Aulnoye
- Ecke, roulant à Aulnoye
- La sœur de Mme Delhaye
- La belle-sœur de Mme Delhaye (avec enfant)
- Walzer, roulant parisien, en grève et bloqué à Aulnoye
- Mme Delhaye, née Laurent le 24 juin 1899
- Cambreleng, roulant à Aulnoye
- Samin, chef-visiteur, ancien maire d'Aulnoye
- Mlle Dubois, tenait la Coop en 1914
- Sidonie, née Berquet
- Paulet, mécanicien du dépôt de La Chapelle, en grève à Aulnoye
- assis à droite, Wallart, roulant à Aulnoye
- assis à gauche, un cousin de Olga

La photo nous a été confiée par Olga, 11 ans à l'époque ! Elle a été prise devant l'estaminet tenu par M et Mme Laurent, en face de l'ancien économat, rue Voltaire. M. Laurent était aiguilleur au service de l'Exploitation. Les grévistes présents sur la photo étaient une équipe de réserve pour dépanner. La locomotive de La Chapelle, en réserve à Aulnoye, stationnait sur la plaque tournante située à proximité. Cela permettait d'orienter convenablement et rapidement la locomotive en cas de secours.

Les Hauts Fourneaux : production et fonctionnement :

<https://www.exxplore.fr/charbon/Hauts-Fourneaux.php>

La compagnie des Chemins de Fer du Nord :

https://everipedia.org/wiki/lang_fr/Compagnie_des_chemins_de_fer_du_Nord/

Pour ceux qui veulent aller plus loin :

https://data.bnf.fr/12337420/compagnie_des_chemins_de_fer_du_nord/